

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Ritchot, Gilles et Feltz, Claude, éd. (1985) *Forme urbaine et pratique sociale*. Longueuil/Louvain-la-Neuve, Le Préambule/Éd. Ciaco, 303 p.

par Serge Viau

Cahiers de géographie du Québec, vol. 30, n° 81, 1986, p. 440-442.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/021823ar>

DOI: 10.7202/021823ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

HODGE, Gerald (1986) *Planning Canadian Communities*. Toronto, Methuen, 386 p.

Il existe une manière typiquement canadienne de pratiquer l'urbanisme, et la preuve en est qu'en Angleterre, aux États-Unis et au Canada, l'on désigne par trois termes différents cette même profession que l'on nomme toujours urbanisme en français, soit respectivement *town planning*, *city planning* ou encore *community planning* selon l'endroit de la planète où l'on se trouve. Voilà du moins l'opinion de Gerald Hodge, et l'essentiel du propos de son livre.

Le lecteur aura vite compris que la formation, l'expérience et les intérêts de Hodge sont tous reliés de près ou de loin à cette chère Albion ou à ses plus illustres reproductions, les États-Unis et le Canada (anglais s'entend). L'auteur a beaucoup voyagé et beaucoup lu, en effet, mais ses schèmes de référence se bornent malheureusement trop souvent au milieu anglo-saxon; voilà donc une carence importante pour qui voudrait proposer à des Francophones un modèle canadien. Dès que l'on aura admis cette limite, le livre apparaîtra plus intéressant.

L'ouvrage s'avère un excellent document de vulgarisation. Il passe en revue à la fois l'histoire de l'urbanisme, les principes, les pratiques et les rôles des divers intervenants. Vu sous cet angle, il ne faut donc pas se surprendre que tel ou tel aspect soit traité de façon sommaire, voire escamoté. Visiblement, l'objectif de Hodge, qui est directeur d'un programme d'urbanisme, était de créer un ouvrage de référence général en matière d'urbanisme à connotation canadienne. En outre, comme le titre le laisse prévoir, l'auteur met l'accent sur une facette contemporaine, soit celle de l'implication communautaire; et c'est là, selon lui, que la pratique canadienne en matière d'urbanisme se démarque des autres. Ce qu'il faut retenir ici, c'est qu'effectivement le livre ne fait pas de distinction entre une pratique physique de l'urbanisme et une pratique communautaire, comme la littérature nous y a trop souvent habitués. Au contraire, il propose une pratique intégrée qui tienne compte simultanément de tous les aspects et de tous les acteurs. S'il ne s'agissait que d'inculquer à tous les urbanistes sectaires (qu'ils aient une propension à l'urbanisme physique ou à l'urbanisme social) qu'une pratique intégrée est non seulement souhaitable, mais réalisable, le livre ferait déjà œuvre utile.

Par ailleurs, et c'est dommage, Hodge laisse à peu près de côté tout ce qui concerne les législations provinciales en matière d'urbanisme; il refère bien ici ou là tel ou tel article spécifique à une province, mais le lecteur qui chercherait dans ce livre un exposé comparatif des différentes lois de l'urbanisme à travers le pays et de la façon dont on l'exerce de façon spécifique dans les diverses provinces en serait quitte pour ses frais.

Là où le livre s'avère le plus intéressant, en regard de son titre, c'est lorsqu'il développe ce qu'il nomme les fondements physiques de l'urbanisme à travers le Canada. Hodge y dresse un excellent tableau de l'évolution de la situation depuis les débuts de la colonisation. Les concepts classiques y sont présentés avec leur adaptation canadienne. L'on sent qu'il a bien fouillé la question, et l'on aimerait en savoir plus, notamment sur les différences culturelles qui ont façonné l'évolution différemment dans les diverses parties du pays.

En somme, si l'on cherche un ouvrage de base, et surtout si l'on est intéressé par la façon de voir des urbanistes anglo-canadiens, *Planning Canadian Communities* remplacera avantageusement les classiques tel le populaire *Urban Land Use Planning* de F.S. Chapin.

YVES ARCHAMBAULT
Département d'études urbaines
Université du Québec à Montréal

RITCHOT, Gilles et FELTZ, Claude, éd. (1985) *Forme urbaine et pratique sociale*. Longueuil/Louvain-la-Neuve, Le Préambule/Éd. Ciaco, 303 p.

La ville ne se crée pas, elle se fait. Tel est l'argument sous-jacent à cette collection d'articles écrits par des chercheurs de disciplines diverses œuvrant dans des universités québécoises,

belges et françaises et regroupés pour un moment autour d'un projet de réflexion sur la forme urbaine et sur ce qui la génère, la bâtit et l'anime.

L'histoire du développement des villes a été marquée sporadiquement par l'énoncé de visions utopiques du cadre humain et de son fonctionnement et par des essais de concrétisation de ces principes idéalistiques dans des environnements construits. Si certaines de ces expériences, parfois transformées en mouvements prolongés sur plusieurs décennies, se sont avérées intéressantes sur le plan de la créativité et réussies quant à l'amélioration de la qualité de vie, elles n'ont pas débordé l'envergure du quartier, ni même sa forme construite ou son arrangement spatial.

Tous les essais de création à l'échelle globale de la ville (comme par exemple le mouvement contemporain des villes nouvelles, européennes principalement) n'ont pas réussi à recréer les conditions qui font qu'une ville vit, croît, s'anime, attire, fait fuir, se détériore, se construit, bref qu'elle évolue. Il faut donc « rompre avec l'utopie », cesser « la dérive vers le normatif », selon les expressions-chocs de Gilles Ritchot.

Non, la ville se fait petit-à-petit, occasionnellement par des interventions humaines, réfléchies et volontaires, mais surtout par elle-même au fil de longues années ; elle se fait aussi par l'impression d'actions multiples, souvent contradictoires, sectorielles ou globales ; par des gestes spontanés effectués d'autorité ou issus de mouvements populaires ; par l'action des processus économiques, politiques, sociaux que les sociétés soutiennent ; par l'action plus douce des valeurs morales, culturelles que ces sociétés supportent ; et par bien d'autres facteurs tout aussi complexes les uns que les autres et interagissant entre eux. Il n'est pas de villes franchement urbaines vivantes et vivables qui n'aient été façonnées de longue main en mixant tradition, culture et genres de vie.

Les analyses que nous proposent les auteurs regroupés ici s'attardent à dégager ces processus qui façonnent la *forme urbaine*, celle-ci étant entendue dans son acception la plus large, non seulement en termes architectoniques ou urbanistiques, mais aussi en ce qu'elle est le contenant de la fonction (ou des fonctions urbaines), agissant sur celle-ci et inversement.

Si l'objectif de la recherche proposée est clair, prometteur et surtout porteur d'utilité, entre autres pour le praticien, le rendu général quant à lui est quelque peu confus et n'arrive pas à entretenir l'intérêt du lecteur. Même les textes de raccord faillissent à cette tâche, sauf en ce qui concerne l'introduction de Claude Feltz qui pose bien le problème et présente clairement les champs d'étude de chacun des chercheurs.

Cette difficulté commune à tous les livres du genre « readers », vient aussi du fait que les chercheurs, issus de disciplines différentes, n'ont pas encore réussi à trouver un langage (et un niveau de langage) commun, ce qui démontre bien que l'urbanisme, ou l'urbanologie, est loin d'avoir atteint sa maturité comme science. « La science urbaine » n'est pas encore réalité comme véritable discipline. D'autant plus que certains des articles (ceux de la première partie, par G. Ritchot, G. Mercier, G. Lavigne) sont de nature plus théorique, alors que d'autres sont d'esprit empirique (D. Le Couedic, C. Feltz) issus de recherches régionales ou locales. Ces derniers sont d'ailleurs compris dans une troisième partie, non annoncée via le titre de l'ouvrage. Le lecteur est donc amené rapidement à différents niveaux, ce qui ne manque pas de le dérouter.

La première partie, sous titrée « forme urbaine », regroupe trois articles assez difficiles d'accès. Gilles Ritchot s'attarde à définir les « prémisses d'une théorie de la forme urbaine », d'abord à partir d'une catégorisation des genres de vie sédentaires et nomades et ensuite en établissant des parallèles entre les cycles manifestés par la spatialisation morphologique, les cycles économiques et le développement des formes physiques dans l'espace. Certaines inductions et déductions semblent rapides et précaires particulièrement en regard des cycles économiques qui, aujourd'hui, grâce à une information quasi instantanée, des analyses plus approfondies et des moyens de réaction plus diversifiés, deviennent extrêmement courts et sans grande amplitude, et surtout non nécessairement répétitifs. On est intéressé davantage par une distinction, à peine esquissée mais extrêmement prometteuse, entre les phénomènes de « dispersion » et « d'évasion », de « concentration » et de « rassemblement », qui sont à la base de la

centralité urbaine, et donc à la base de l'essence même du phénomène urbain. On retrouvera d'ailleurs ces concepts en deuxième partie.

L'article suivant de Guy Mercier sur la « propriété privée, le crédit et le travail » est surprenant. Il contient des concepts sur le sens et la fonction de la propriété privée, établissant un curieux parallèle avec le salut chrétien, la Foi et la Révélation. La conclusion qui s'ensuit m'apparaît sans véritable lien avec la thèse de l'ouvrage. Enfin, cette partie se termine par un long article de Gilles Lavigne sur la rente urbaine.

La deuxième partie intitulée « pratique sociale », est agrémentée d'un texte introductif où sont proposées des définitions riches des phénomènes urbains telles la « centralité » et la « mobilité », la « désurbanisation » en relation avec la « suburbanisation », et la quotidienneté des espaces d'« habitat » et de « loisir ».

Cette deuxième partie renferme des articles captivants. Celui de Marc Mormont dresse la relation entre les espaces touristiques périurbains et les espaces urbains eux-mêmes (la ville à la campagne) et montre l'incidence de l'un sur l'autre. C'est en fait une démonstration assez originale de l'espace touristique, essentiel à la ville, comme « lieu où s'exprime un jeu de concurrence entre les classes à la fois pour l'occupation d'un espace libéré par la décroissance agricole et pour la qualité des modes de vie » associés aux formes urbaines. Bien que l'article fasse référence à des contextes belges, il y a ici d'intéressants parallèles à faire avec nos espaces québécois, en particulier l'île d'Orléans et même le Vieux-Québec.

Catherine Mougnot pour sa part discute des migrations alternantes et des phénomènes de déplacement résidentiel vers la banlieue ou même vers des villages éloignés. Ces choix de localisation feraient partie d'une « stratégie plus ou moins consciente à l'égard de l'espace » une sorte d'arbitrage que le citoyen fait entre divers facteurs. Personnellement, je dirais de plus en plus consciente, et cela même si ce phénomène d'éloignement, moins intense ici qu'en Europe, a tendance à s'atténuer. L'engouement récent des urbains québécois pour les appartements en copropriété et l'évolution du mode de vie (le style « yuppie » croît de façon significative) pourraient sinon renverser, du moins « pluraliser » nos théories à ce sujet.

La troisième partie troque l'échelle urbaine pour celle plus réduite de la production des formes résidentielles. La forme serait ici « princielle » et non « résiduelle ». Elle est disponible pour l'appropriation culturelle. Elle est donc un signe extérieur, une représentation de soi. Et c'est ainsi que Daniel Le Couedic, à travers une analyse historique et stylistique du néo-breton, montre comment l'offre des formes résidentielles proposée par les promoteurs-constructeurs correspond aux aspirations d'une société, si petite soit-elle ; elle n'est que le reflet des goûts du jour modelant ainsi l'environnement urbain. De ce côté-ci de l'Atlantique, la popularité récente de la maison de « style canadien » relevait des mêmes phénomènes. Certains autres « gadgets » architecturaux, comme la serre qu'on greffe actuellement à tout bâtiment résidentiel, de quelque style et de quelque dimension qu'il soit, traduisent les mêmes comportements.

Claude Feltz, pour sa part, ajoute à cette argumentation en faisant référence à l'appropriation du patrimoine par les urbains. La production des formes résidentielles, selon l'auteur, « procède d'une dynamique culturelle selon laquelle les goûts en matière résidentielle fonctionnent comme révélateur de l'ambition sociale de chaque individu ou plus justement de la représentation qu'il a de lui-même ».

Cet ouvrage amorce une recherche de la forme urbaine, ou plus utilement des facteurs qui la modèlent, qui doit être poursuivie, augmentée certes, mais aussi mieux subordonnée à un objectif précis. Si certains articles s'avèrent riches en discussions théoriques ou pratiques sur des phénomènes urbains fondamentaux, on regrette cependant dans quelques-uns l'absence de conclusions claires, ou de présentations structurées. Cela les rend difficiles à rattacher à la trame d'ensemble, et ce malgré les textes d'enchaînement.

Serge VIAU
Directeur du service de l'urbanisme
Ville de Québec